

## ***Slingshot* ou *La petite Gargantua* de France Vézina**

François Gallays

Numéro 18, été 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gallays, F. (1980). Compte rendu de [*Slingshot* ou *La petite Gargantua* de France Vézina]. *Lettres québécoises*, (18), 22–23.



## Le Roman III

# Slingshot ou La petite Gargantua

de France Vézina

Petite arme relativement inefficace, petit instrument d'agression, le slingshot possède, néanmoins, une puissance dont au départ nul ne serait à même de soupçonner l'étendue, car ce n'est pas d'abord sur la justesse de son tir, ni sur sa précision que repose son prestige. Non, sa force est ailleurs. Telle la masse de l'appareteur, le slingshot est paré de prestige grâce à sa valeur emblématique, grâce en d'autres mots, à sa valeur de représentation plutôt qu'à sa valeur fonctionnelle.

Arme primitive, le slingshot confère, dirait-on magiquement, à son fabricant adolescent un statut nouveau : celui-ci exerce d'ores et déjà le droit de vie et de mort, dans l'imaginaire à tout le moins, sur toutes les bêtes à poil et à plumes de son voisinage. Fort de son nouveau pouvoir, l'adolescent acquiert ainsi du coup la confiance nécessaire pour revendiquer parfois avec agressivité un nouveau statut auprès de l'autorité et d'exiger auprès de ses pairs la reconnaissance de son évolution. Mais le slingshot est aussi l'emblème d'une classe, sinon d'une caste, donc d'une façon

de voir et de vivre, car l'adolescence en détient en quelque sorte l'usage exclusif puisque, contrairement à l'arc, par exemple, qui en passant de l'artisanal à l'industriel, assure sa pérennité au-delà de l'adolescence, le slingshot, fait de bric et de broc, fabriqué en partie de matériaux recyclés, et n'ayant pas sa contrepartie manufacturée, devient caduc dès que l'adolescent se mue en adulte.

Employée comme titre du livre de France Vézina, cette petite arme évoque d'autant mieux sa valeur emblématique qu'au nom français de lance-pierre, expression on ne peut plus prosaïque, limitée à la plate fonctionnalité de l'arme et dont la résonance est nulle, l'auteur — sans doute de la génération du fonne — lui a préféré l'appellation anglaise, terme beaucoup plus suggestif, car en disant le mot anglais l'on ne peut faire autrement que d'être sensible à ses vertus mimologiques : la première syllabe, par sa longueur et par sa sonorité particulière, n'évoque-t-elle point le son qu'émet la pierre projetée dans sa vertigineuse trajectoire ? Tandis que la seconde syllabe, qui s'arrête brusquement sur la fermeture abrupte du *t*, ne reproduit-il pas le bruit sourd de l'impact sur la cible trouvée ?

En tout état de cause, le titre *Slingshot* sied bien au texte de France Vézina, car ce long poème-récit, d'allure autobiographique, raconte, par bribes reprises inlassablement, la plus que pénible adolescence de la narratrice. Par le biais d'une écriture, plus proche de la prose segmentée que de la poésie, mais où celle-ci n'est pas pour autant absente, le texte trace le parcours, tout en spirales, qui conduit des ténèbres à la lumière.

Et dominant cette oeuvre, comme une sorte de divinité un peu maudite, se dresse la figure de la mère : belle, mais distante, mais froide et qui n'a pas su aimer sa petite fille :

*Madame ma mère*

*J'ai tant voulu me détacher de vous en douceur  
Sans plus de bruit qu'une feuille tombant de l'arbre  
Mais l'automne de l'enfance fut assourdissant  
Des clameurs en veux-tu en v'là  
Vous aviez si peur que je ne sois plus vous  
Madame ma mère ma toute froide  
Vous étiez chaude comme une boule de neige (p. 16)*

Bien qu'elle se dise détachée de ce surmoi maternel, la narratrice y revient trop souvent pour que cela soit entièrement vrai. Voulant en finir, dirait-on, une fois pour toutes avec ce souvenir viscéral trop encombrant, elle y revient, en fait le tour, croit l'anéantir et puis s'en va, mais, hélas ! c'est comme s'il en restait toujours quelque chose, c'est comme s'il restait toujours ce dernier petit compte à régler et le texte, obsédé, vient de nouveau ronger cette statue, pour la détruire, mais aussi pour s'y nourrir :

*Je n'ai pas de mémoire ma mère*

*Mais j'ai encore ton odeur aux abords de mes narines  
Je n'ai pas de mémoire ma mère  
Mais je sens encore comme si j'étais ta nuque  
Le poids noir de tes chignons fabuleux  
Je n'ai pas de mémoire ma mère  
Parce qu'il a bien fallu que je m'en ampute  
J'étouffais en ton grand songe capitonné*

*Tu étais si belle  
Que j'aurais pu m'enfermer à jamais  
Avec toi dans un grand miroir  
Mais à ta beauté j'ai préféré ma révolte (p. 167)*

Accompagne le rejet de sa mère, le refus du monde adulte dont les valeurs sont si stéréotypées, dont les formes sont à ce point sclérosées que de s'y conformer équivaldrait à un arrêt de mort :

*Mesdames et messieurs les adultes  
Sachez que je suis l'enfance perpétuelle  
Qui refuse de tourner en rond dans vos cercles vicieux  
Et que je suis prête à tous les cycles de la vie et de la mort  
Vous êtes trop imperméables  
J'essaime dans le spongieux  
Je quitte vos lieux étriqués  
Je suis enceinte de moi-même amplifiée  
Je ne suis pas un membre de votre système  
Je suis un corps total et écervelé (p. 142)*

Mais le milieu, dès que la résistance se fait sentir, se raidit et les moyens pour que sa volonté soit faite, sont vite trouvés. Et ils sont puissants : l'hôpital psychiatrique, la prison. Il faut posséder l'entêtement de la bête affamée pour maintenir intacte sa récalcitrance devant de telles pressions. Mais le personnage du texte, grâce au feu de la révolte le plus pur, à sa tenacité et à sa colère, a pu refuser, toujours, de composer avec ce qu'il convient de considérer comme l'ennemi :

*On a défoncé nos stalles  
Pour être un peu moins gavés  
On est parti au galop  
Consumés enfin  
Ardents jusqu'aux os  
Écoeurés de se faire fendre les cheveux en quatre  
On a laissé pousser nos crinières extravagantes  
On s'est cabré  
On a rué  
On a osé exister  
En marge (p. 143)*

La violence du désir de vivre, à l'extrémité même de soi, le vital appétit d'ogresse, le besoin d'ouvrir le corps à la vie, le besoin de vivre par le corps s'expriment, en empruntant parfois la forme litannique, par des images au centre desquelles s'épanouissent d'étranges êtres hybrides :

*J'ai bu le lait noir  
De toute ma soif innombrable  
La horde sauvage de mes bouches écumantes  
Collées aux mamelles intarissables de ma nourrice la Folie  
Mes lèvres à l'épouvante goulue  
Mes lèvres-pouliches  
Mes lèvres-génisses  
Mes lèvres cochonnes  
Mes lèvres de nouveau-né éternel  
Mes lèvres collées aux pis prolifères de la Femelle-Imagination  
J'étais loin de manger de la vache enragée  
Je me nourrissais strictement de vache sacrée  
de jument sacrée  
de truie sacrée*

*Blottie contre les mamelons ténèbres  
Je buvais le lait noir de la lumière (p. 95)*

On le voit, l'image privilégie l'animal, mais celui dont la figuration symbolique est la plus riche, celui en qui le personnage s'est en quelque sorte « reconnu » (ceux qui connaissent déjà la pièce de théâtre du même auteur *L'hippocanthrope* l'auront deviné), cet animal, c'est le cheval :

*On m'embaumait  
J'ai été chercher la flamme ailleurs  
Et dans le corps des chevaux j'ai trouvé la « lancinance »  
J'étais bienheureusement confondue  
Certaine d'avoir été une jument  
Je m'approchais de plus en plus de la substance  
À en juger par mes métamorphoses (p. 64)*

\*\*\*

Entreprise audacieuse, aventureuse même car, comme qui dirait, semée d'embûches, ce long monologue, mi-récit, mi-poème, finit par produire chez le lecteur la même lassitude que, disons, la lecture de *la Légende des siècles*. Le travail visible de l'écriture, la mise à contribution de la signifiante dans l'engendrement du texte, la place, aussi, accordée au corps, bref, toutes traces de la modernité poétique et, par ailleurs, le relâchement, fatalement inévitable, de la tension poétique dans un texte de cette longueur, la dilution, autrement dit, du poétique dans le narratif, font de *Slingshot* une oeuvre dont la forme semble parfois mal accordée au propos. Les exigences d'une certaine écriture moderne, au nom de l'efficacité, s'accrochent mal, me semble-t-il, d'un contenu narratif plat, linéaire, où l'explicite étouffe la fluidité et la mouvance du simplement suggéré. Il eût peut-être fallu que l'auteur sacrifiât la part trop uniment événementielle de son texte pour n'être attentive qu'à l'expression du moi intime. Se dire, non se raconter.

François Gallays

